

Le pongiste

N' ATTENDONS PAS, d'un homme qui situe Pierre Louÿs au-delà du Marquis de Sade et voue de l'admiration à Satie, un livre qui changera notre vie. Serge Koster l'écrit lui-même avec une lucidité qui l'honore : il n'est point tant écrivain qu'homme de lettres. *Je ne mourrai pas tout entier* trimballe une mélancolie spéciale, dit un monde maintenant englouti : celui où, dans les rues de Saint-Germain-des-Prés, Jean Desailly promenait son chien, Claude Roy sa maladie et Pierre Bourgeade sa solitude ; celui où feu Françoise Verny s'oubliait en flaques dans les dîners en ville. Koster, comme tous ceux qui avouent, fût-ce à mi-mot, être passés à côté de leur œuvre, excelle à se persuader qu'il n'est pas passé à côté de la vie : nous le croyons volontiers, tant il apparaît ici, étouffant une colère qui voudrait sourdre à chaque page, humain, détaché, lucide. J'ai failli écrire : heureux (mais il ne faut pas exagérer). L'ouvrage vaut par son hommage à Francis Ponge, qu'après Sollers (vers 1960) Koster réhabilite : l'auteur du *Parti pris des choses* est sans conteste, avec Char et Michaux, peut-être devant Char et Michaux, le plus grand poète de la seconde moitié du XX^e siècle. Ponge et sa frénésie de plongée : au cœur même du « dire », installé dans la chose en soi. Lisons Heidegger dans *Acheminement vers la parole* : « *Le mot : ce qui donne. Don-*



ne quoi ? Suivant l'expérience poétique et suivant la plus ancienne tradition de la pensée, le mot donne : l'être. » Koster entretint avec Ponge une longue correspondance ; il en livre ici des extraits quand nous voudrions en connaître l'intégralité : chaque ligne pongienne est précieuse, qui viendrait éclairer son mystère, nous livrer un, deux secrets. Koster, sans famille, a décidé de naître par les mots, quand Ponge, lui, les fait naître. Koster, qui n'a de judéité que la naissance que la biologie lui a imposée (et vice versa), cherche sa place dans le monde en la traçant dans les livres ; Ponge, lui, écrit le monde indépendamment de la place qu'il y occupe : il s'y soustrait, s'en retranche (faisant vœu de pauvreté phénoménologique) pour ne pas abîmer la chose, pour ne pas altérer par sa présence le décor universel qu'il peint. Ponge ne veut être qu'un regard ; Koster veut qu'on le regarde. Les deux

hommes se complètent. Le plus exposé des deux (celui qui finira édité dans la « Pléiade ») est celui qui souhaite rester caché ; Koster, lui, passe à « *Apostrophes* » (où – je viens de revoir l'émission – il cabotine un peu), côtoie les éditeurs en vue et planifie sa carrière. Ce n'est pas l'absence de concession qui fait le génie ; ce n'est pas que le génie ne regarde pas les honneurs – c'est qu'il ne les voit pas. Pas plus sans doute que ne lui sont visibles, concrets, existants, les éditeurs, les lecteurs, les critiques, les jurys des prix. Pour l'écrivain génial, l'écriture n'est pas même une question de vie ou de mort : c'est la vie et la mort qui sont les questions de l'écriture. Le reste, ce n'est pas de la littérature, mais seulement des livres. Ce qui n'a pas grand-chose à voir. Koster, beau joueur, regarde les grands passer sous sa fenêtre ; il les lit, les croise : mais jamais ne les enterre. C'est un passeur honnête, subtil, que l'aigreur de son auteur de chevet, Léautaud, n'aura finalement pas contaminé. Je lui demande de rester aussi entier. De son vivant du moins. ■

JE NE MOURRAI PAS TOUT ENTIER

De Serge Koster.
Éditions Léo Scheer,
280 p., 22 €.

